Document généré le 24 avr. 2024 18:42

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Un tournesol dans l'abdomen

Céline Huyghebaert

Numéro 129, avril 2011

Le nu

URI : https://id.erudit.org/iderudit/64556ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Huyghebaert, C. (2011). Un tournesol dans l'abdomen. *Moebius*, (129), 51–62.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Céline Huyghebaert

Un tournesol dans l'abdomen

Au Chien qui fume
Où venaient d'entrer le pour et le contre
La jeune femme ne pouvait être vue d'eux
que mal et de biais

André Breton, *Tournesol*

I

Elle, elle fait des efforts surhumains pour se tenir droite sur sa chaise ; mauvais pli hérité de sa nonchalance d'adolescence, tiens-toi droite, que lui grognait son père, tu sais pas te tenir, que lui répétait son mec à l'époque avec un de ces sourires qui sape tout désir de riposte. Il n'aimait pas mon ex que je ne sois pas conventionnelle, que mon col de chemise soit coincé sous ma veste, que je n'aie pas la bonne phrase au bon moment pour le faire briller par procuration. Mais je suis plutôt terne, poreuse, aspire la crasse des autres au lieu de refléter la lumière, se dit-elle en dévisageant le mec assis en face qui vient de replonger le nez dans son bouquin. Des cheveux en pagaille, front lisse. Au coin des yeux, des plis d'humanité – c'est comme ça qu'elle les appelle –, clic, elle les photographie avec son appareil imaginaire parce qu'ils trahissent l'existence d'émotions dont on finit par douter tant les visages qu'on croise sont inexpressifs. Focus sur la pommette en saillie, clic, ça en dit long sur un être, et la manière dont il se gratte la tête, elle l'enregistre aussi. Ce n'est pas qu'il soit beau, même s'il l'est, c'est cet instant qu'elle a saisi tout à l'heure, où son masque s'est brisé, la tension qui a fait trembler ses lèvres closes, dans le regard

qu'il a jeté à la brune assise à sa gauche et qui n'a d'yeux que pour le cahier qu'elle griffonne. Jamais personne ne l'a regardée comme ça, elle.

Elle n'est pas envieuse. Elle les contemple, médusée, comme on contemple… *un Courbet*, lui dira Sandra quand elle lui racontera la scène ce soir. Sandra adore regarder la vie à travers le prisme de l'art, alors que pour elle, ce serait plutôt l'inverse. Pourtant c'est vrai. En vision d'ensemble, ce couple rappelle l'organisation rebelle des toiles du réaliste. Quelques touches de grenat et de cuivre dans un tableau dominé par le brun, comme une phrase en porte-à-faux qui voudrait nous faire croire que ce n'est pas si triste que ça en a l'air, ça c'est vraiment Courbet. Mais le visage fermé de cette brune, non, rien à voir. Il rappelle les masques vides de Léonard. Port de tête impeccable. Dos droit. Cheveux tirés, teint net et lèvres discrètement dessinées. Aucun défaut. Rien qui dépasse. Cette fille est tellement lisse que c'est à se demander ce qu'il peut bien espérer trouver, son mec, à la farfouiller du regard en catimini pendant qu'elle pince les lèvres comme si le monde entier l'agaçait.

Non, elle n'est pas jalouse, ça n'aurait aucun sens. Elle est si différente qu'elle ne peut se sentir qu'exclue de la scène, spectatrice d'un drame qui ne la concerne pas mais la touche. Pas besoin d'être ingénieur pour comprendre que ce mec ne la remarquerait jamais, elle. Elle et ses fringues d'adolescente. L'autre et ses pieds de poupée soigneusement rangés dans des chaussures de femme. Elle et son corps avachi sur sa chaise par l'attente. La stature de l'autre, jambe droite sur jambe gauche, sans geste d'impatience. Pas le genre de filles qui attire ce genre d'hommes. Dans le doute pourtant, elle croise les jambes, fronce les sourcils au rythme de pensées graves qu'elle fait semblant d'avoir. Elle s'étudie dans le visage opaque des autres patients, imagine leurs regards comme autant de miroirs, penche la tête sur le côté, s'immobilise, clic, celle-là c'est la bonne !, et espère en secret que l'homme assis sur le siège d'en face a levé les yeux de son bouquin à cet instant précis pour réaliser qu'elle n'est peut-être pas si différente que ça de la fille qui l'accompagne.

Une porte s'ouvre. À l'appel d'un nom incompréhensible lancé depuis le fond de la salle, la brune aux allures de Joconde glisse son carnet dans son sac et défroisse sa jupe de la main avant de se lever. Puis elle s'engouffre dans le couloir sans avoir jeté un seul coup d'œil à son homme qui, lui, a redressé la tête pour lui jeter un regard lourd d'attente. Elle, toujours assise sur la rangée d'en face, est tellement troublée par ces deux prunelles sombres désespérément rivées à la nuque de la brune qu'elle en oublie le dos droit, les épaules, les jambes croisées, la bouche fermée. Alors, quand la porte avale d'un coup, et la silhouette de la fille, et le bruit de ses talons, que le beau mec à la tignasse vigoureuse se rabat sur son regard à elle et lui sourit, vite, elle se redresse, détourne la tête, les joues bouillantes. À sa gauche, un homme âgé tousse grassement. Elle grimace, saisit au vol l'image de deux femmes qui viennent d'entrer, préfère se démettre les cervicales pour les regarder s'installer plutôt que de risquer un regard vers ce mec qui la scrute encore, elle le sent. Fais la moue, se dit-elle. Fais la fille agacée. Ne gâche pas tout d'un sourire naïf. Le jeune homme sort une clope de sa veste et se lève. Alors, tout défile dans sa tête à elle, des images folles et bêtes, Amélie Poulain qui se décompose sur le sol du café des Deux moulins – floc – quand Nino passe la porte, les vers galvaudés de la passante, le sourire contrit qu'un inconnu lui avait lancé derrière la vitre du métro, les lettres jamais envoyées à leurs destinataires, et tous les menus regrets du quotidien qu'on essaye d'enfoncer bien au fond, tout lui remonte, pendant que le mec quitte la salle d'attente.

II

Nous ne savons pas aimer, se dit le vieil homme en inspectant les couples réunis dans la salle d'attente. Les plus vieux ne se regardent plus, et se parlent de choses horribles, commentent l'actualité, ragotent sur les voisins ; les jeunes se bécotent par mimétisme, ou se dévorent goulûment pour passer plus vite au suivant. Tous snobent leur corps, et parlent avec la tête, haussent la voix pour ne pas avoir à franchir la frontière qui les sépare de l'espace

intime de l'autre. Jamais ils n'utilisent leurs mains pour parler, jamais avec le cœur, jamais d'abandon.

Il regarde le couple du deuxième rang, là-bas, qui n'a pas échangé un mot depuis son arrivée. La fille griffonne il-ne-sait-quoi dans un carnet pendant que l'autre se tournicote les pouces en se demandant probablement comment réparer les pots cassés. Allez mon p'tit, que le vieillard s'énerve en silence sur son siège. Brise cette foutue distance, prends-lui la main.

Lui, il est seul. Personne à droite. Personne à gauche. Partout pareil. Dans les transports en commun, et même sur le canapé de sa belle-fille pendant les fêtes de famille. C'est la vieillesse, il n'est pas dupe, même les enfants ont ça dans le sang, d'instinct, ils vont s'asseoir un peu plus loin. Qu'importe. La solitude ne le brûle plus vraiment, il dirait même qu'il l'a apprivoisée s'il avait pas peur des clichés.

Avec le temps, son espace de vie s'est étriqué ; maison troquée contre un deux pièces, des rues qu'il n'arpente plus qu'en souvenir, sa géographie personnelle s'est réduite à une ligne tendue entre son lieu d'habitation et cet hôpital. Ici, on ne lui apprend rien sur lui, ni sur son corps fatigué ni sur sa vie. On le maintient dans un état convenable de délabrement, c'est la fierté des médecins, la vieille Polonaise qui vient d'entrer doit en savoir quelque chose, le corps arc-bouté sur sa fille pour marcher. On ne leur apprend plus rien aux vieux, on ne perd plus de temps à leur expliquer. On les prend par la main, leur dit « suis-moi », pas où. On leur dit mange, ils mangent. On attend calmement qu'ils crèvent, et ils finissent par crever. Mais dans leurs yeux passent des choses bien plus précieuses que la tension, le taux de glucose ou le rythme cardiaque, au nom desquelles ces cons se permettent tous les abus – et cette suffisance ! –, convaincus de déchiffrer dans leurs séries de nombres le sens de la vie.

La voix du docteur hurle un nom dans le fond du couloir et la fille au carnet se lève. Lui, s'il était l'autre, il lâcherait son foutu bouquin et son orgueil de jeune con, lui saisirait le poignet pour l'empêcher de partir, et se mettrait à nu. Mais il est vieux, tassé sur une chaise trop grande pour lui, le cœur errant parmi les êtres disparus

qui logent encore dans sa mémoire fantomatique. La fille construit un sourire comme il faut quand elle passe devant lui, le genre de sourire que le médecin attend d'elle, elle tend la main, « Bonjour-Bonjour », et la porte se referme. Mais le vieillard sait qu'à l'intérieur ça continue la mascarade, qu'il faut dire toute cette merde qui dégouline par tous les pores à une statue placide, sans se laisser aller, sans ôter le masque qui nous comprime les mots et les pensées. Même avec une tige en métal enfoncée dans le cul, faut continuer à parler de la température qu'il fait dehors, de la dernière visite des petits-enfants, de la une des journaux. Ne surtout pas croire qu'entre ces quatre murs tout est permis, au risque de voir se dessiner une affreuse grimace sur le faciès du médecin, et d'en rêver la nuit après, hanté par le souvenir d'avoir dégoûté un homme pourtant blasé, la honte d'avoir été plus dégueulasse que tous ces gens dégueulasses assis dans la salle d'attente ; non, faut déverser l'organique, ce qui suinte, le visqueux, mais garder le masque coûte que coûte.

Ce n'est pas grave la solitude. Chaque année, il s'en drape un peu plus, comme si son corps se préparait tranquillement à s'isoler pour les siècles à venir. Pourtant, parfois, il se dit qu'à son âge on n'a plus de temps à perdre avec les chichis, les apparences, avec l'hypocrisie. Qu'à son âge, il aimerait tous les toucher, tous ces corps, celui de son fils, qui frissonne quand il pose sa main sur son épaule, et celui de tous ces inconnus, sentir leur peau, juste ça.

III

… Elle montra d'un geste son corps comme s'il était là-bas, tout au fond d'une vallée esseulée et lointaine et qu'elle, du sommet de la montagne, le regardait de très haut… Il relit la même phrase depuis qu'ils sont entrés dans la salle d'attente, cette phrase perchée en haut de la page 54 du seul roman de Brautigan qu'il n'a pas encore lu, et il ne peut s'empêcher de penser à elle, en relisant ces lignes, qui refuse de lui décocher le moindre regard – même noir ça suffirait –, à la nuit qu'ils viennent de passer. À l'amertume qui l'envahissait pendant qu'elle lui avouait

avoir passé un examen la semaine dernière, l'attente, l'angoisse, une douleur sourde là-dedans… *et elle montra d'un geste son corps comme s'il était là-bas, tout au fond d'une vallée esseulée…* quand elle lui racontait comment la sentence était tombée dans le combiné du téléphone, coincée entre la bouchée de pain grillé qu'elle essayait de mâcher en silence et le bus de neuf heures vingt-deux qu'elle avait prévu d'attraper au vol – *problème*, c'est le mot qu'elle avait saisi, le reste n'est qu'un brouillamini de paroles, expliquait-elle, auxquelles on dit oui, oui, comme un enfant soumis ; des dates, des rendez-vous, des examens qu'on note sans savoir par où ça va passer, on s'abandonne à la voix ferme du combiné, on lui abandonne ce corps qu'on n'a jamais réussi à posséder vraiment. Plus elle parlait, plus il sentait la rage poindre dans sa bouche, un goût sur, la rage d'avoir été mis sur la touche une fois de plus.

Il en avait ras-le-bol de cette nana de marbre, ras-le-bol de ce corps inaccessible. « J'avais honte, peur que ça te débecte… » *…et elle montra d'un geste son corps comme s'il était là-bas, tout au fond d'une vallée esseulée…* « … autant que ça m'écœure. » « Je t'accompagne demain », avait-il lâché avec rudesse. Depuis, le silence. La nuit, le réveil, lourds, n'ont pas lâché un mot dans la voiture, pas échangé un regard.

Il abandonne cette ignoble petite phrase qu'il a relue cent fois depuis ce matin et tourne la tête vers elle, totalement happée par ces histoires qu'elle ne raconte qu'à son carnet. Port de tête impeccable, dos droit, cheveux tirés, mâchoire fermée, aucun interstice par lequel s'infiltrer, rien qui dépasse, et un filet de haine gicle à nouveau dans sa gorge.

Un vieillard crache dans son mouchoir. Le jeune homme sourit, pas par méchanceté. Il se demande si la vérité saute aux yeux quand tous les muscles lâchent et que le corps s'enraye. Si la vieille dont il ne comprend pas un traître mot de ce qu'elle jargonne à sa voisine en sait plus que lui sur l'amour. Ou si elle n'est pas trop vieille, justement, pour avoir pu vivre autrement que le cul ligoté par la morale et par la religion. Et cette nana, là, bigarrée de bijoux, elle aussi l'intrigue ! La fille d'en face est simple

et belle, c'est ça qu'il voudrait dire à sa copine, regarde-là comme elle est simple et belle, ce serait si facile pour toi. Relâche un peu la nuque, détache tes cheveux et puis, surtout, regarde-moi, affronte-moi, et désire-moi surtout, ou fous-moi à la porte.

Il baisse les yeux sur son livre, il relit la même phrase.

Et la rassurer, lui dire qu'elle n'est pas toute seule, que cette petite mort s'est logée dans son ventre à lui aussi. Ce n'est pas de la pitié, c'est l'absence de frontière claire entre leurs deux corps, contrairement à elle qui trace des lignes partout, lui a parfois l'impression de s'être ouvert le ventre en deux, et écarte grand les bras en étirant sa peau pour l'en recouvrir entièrement, comme quand elle a froid et qu'il lui ouvre les pans de son manteau.

… d'un geste son corps comme s'il était là-bas… Une voix métallique appelle un nom que personne d'autre que lui ne parvient jamais à prononcer sans l'écorcher. Il se tourne vers elle avec effroi. Il se fout bien, à cet instant, des résultats de l'examen. Ne pense à rien d'autre qu'à eux deux, à la distance entre leurs corps, étourdissante à l'instant, béante quand elle réapparaîtra dans la salle d'attente chargée de ces minutes dont il ignorera tout, l'émotion sur son visage quand le médecin lui annoncera, il n'en saura rien, négatif ou positif peu importe, ne pas savoir ce qu'elle ressentira c'est ça qui compte, et tous les mots du monde qu'elle lui offrira ne pourront lui rendre ce moment dont il aura été exclu. Il la supplie du regard. Fais-moi entrer. Vlam. Elle disparaît.

Il se sent vidé, jette un coup d'œil à la fille avachie dans son siège, qui se détourne au même moment en prenant un air de bêcheuse. Son corps pèse des tonnes. Il a envie d'arrêter net. Se laisser glisser de sa chaise et gésir là, immobile. Cesser de tricher. Allez, il se lève, avance la jambe droite, provoque un déséquilibre qu'il rattrape de l'autre jambe en l'avançant à son tour, encore la droite, la gauche. Les masques de la salle défilent au ralenti jusqu'à la porte d'entrée. Il se dit qu'à l'intérieur de chaque peau carapace se cache un être boiteux, un enfant recroquevillé, effrayé. Se cachent des questions implorantes et des pourquoi qu'on aimerait tendre aux autres regards, mais ils sont tous aveugles.

IV

Elle a bien vu qu'il fait des œillades à l'étudiante assise en face ! Ça lui arrache un sourire amer. C'est tout lui, d'avoir absolument voulu venir pour se défiler une fois sur place, la gueule plongée dans son bouquin, ou les yeux mielleux qu'il envoie à qui en veut, toutes sauf à elle qu'il n'ose regarder que de biais.

Elle, assise comme ça, les mains coincées entre ses cuisses dès qu'elles délaissent son calepin, pour qu'elles ne partent pas raconter des histoires dans les airs, le dos rigide et mal assuré, elle ressemble à sa mère. C'est vrai qu'elle lui ressemble, se dit-elle, une grande marionnette raidie par des années d'embarras. Elle pince les lèvres à cette idée et frissonne en revoyant sa mère faire le même geste.

Elle sait qu'à l'extérieur elle devient un truc lisse et sans pli, poli, un truc figé par la peur. À l'intérieur pourtant, ça bouillonne, ça vit, marasme d'envies et de hontes dont elle se méfie comme d'une mauvaise odeur ou d'une parole en trop. Alors elle ferme la bouche pour être sûre de ne rien échapper de ce fourbi intestinal, les douleurs au ventre ou l'envie d'avoir un bébé, tout ça ravalé. Des souvenirs en vrac des erreurs de sa vie, les mensonges, les coups bas, petites vengeances faciles qu'on administre en croyant ainsi remettre les comptes à zéro, y a qu'à piocher, on paie au poids à la sortie. L'attente d'une vie meilleure toujours trahie, une rage qui voudrait éclater, un champignon qui mûrit dans les relents d'amertume de son ventre crispé. Et lui qui dit qu'il peut tout entendre, et elle qui ne peut réprimer ce dégoût d'elle-même.

J'aimerais bien être une autre, troquer ma place contre la fille d'en face… C'est comme ça qu'elle a commencé la lettre qu'elle griffonne sur son petit cahier aux coins racornis *…redevenir l'étrangère que tu dévorais des yeux avant qu'on ne se mette à tout partager, nos amis, nos vacances, notre chambre, nos souvenirs, nos toilettes*. Elle ne croit pas au partage, à la so-li-da-ri-té des corps amoureux, elle décompose le mot dans sa tête pour le rendre cocasse. Au final on est tout seul avec son corps qui déraille, avec son abjection, et sa douleur. Alors pourquoi faire semblant ? *Tu voudrais me comprendre* – quand elle entend ce mot,

elle pense toujours « me prendre pour un con », mais ça, elle ne l'écrit pas sur la lettre – *et moi je voudrais que tu me regardes autrement, comme tu regardes cette fille.*

Elle aurait voulu rendre les armes. Elle prend une grande inspiration… *Au travail, je fais semblant d'être occupée et tape la liste de mes symptômes sur Internet pour faire défiler en boucle des mots que les médecins refusent de prononcer. Le soir, je n'entends rien que les borborygmes de mon ventre et ses douleurs aiguës. Un pic de douleur, et j'en arrive à la conclusion que ça va mal, très mal. Puis tout se tait, et je reprends le cours normal de ma vie en me persuadant que tout va bientôt rentrer dans l'ordre.* Barré. Ce n'est pas ça, plus proche de l'obsession que du fardeau, ça ne se partage pas de la même façon. Ça ne se partage pas, se répète-t-elle malgré elle.

Elle pense à ce héros de Tolstoï, Ivan Ilitch, comme sa parole est juste à la veille de mourir. *On décortique sa mémoire, on se demande ce qu'on peut bien payer. On tombe sur un tas de trucs crasseux et on aimerait pouvoir en rester là. Je paye pour ceci, je vais mourir à cause de cela. Mais la maladie creuse au plus profond de nos certitudes jusqu'à ce qu'il ne reste rien. Alors on n'espère plus qu'apaiser cette angoisse, ne serait-ce qu'une fois, en partageant en toute honnêteté son abjection. Et la prévenance de l'autre, ses paroles réconfortantes, deviennent un poids supplémentaire, une maladie de plus qu'on voudrait faire soigner…*

Tu n'aurais pas dû venir…, gratte-t-elle en hâte quand elle entend son nom, avant de glisser sa lettre raturée dans son sac. Plus tard, dans la voiture, ils parleront en connaissance de cause. Peut-être sourira-t-elle en sortant du cabinet. « Y a rien », lui tombera-t-elle dans les bras, « y a rien », qu'elle rêve de pouvoir lui dire, tout cet effeuillage pourra rester dans l'ombre du carnet, trouble-fêtes désormais inutiles. Et le regard qu'il glissera sur son corps ce soir sera vierge de toute cette vérité qu'elle était sur le point de lui confier.

La voix répète son nom. Elle se lève, avance dans le couloir comme une automate. Elle quitte son corps, oublie la salle d'attente, le bourdonnement des discussions et l'homme qu'elle aime, l'homme qui a dressé la tête à l'appel de ce nom devenu un peu le sien au fil des

ans. C'est étrange qu'un nom auquel elle a eu tant de mal à s'habituer soit devenu, pour lui, si familier. Elle se souvient de la façon dont le curé butait dessus. De sa mère qui lui tapait dans le dos avec ses petits os pointus pour la sortir de sa paralysie. Et du bruit qu'avaient fait ses talons pendant qu'elle avançait vers la nef pour déposer sur le cercueil de son père la fleur de tournesol qui pendait au bout de son bras ballant. Elle se demande si le cancer qui l'a emporté loge à présent dans son abdomen.

V

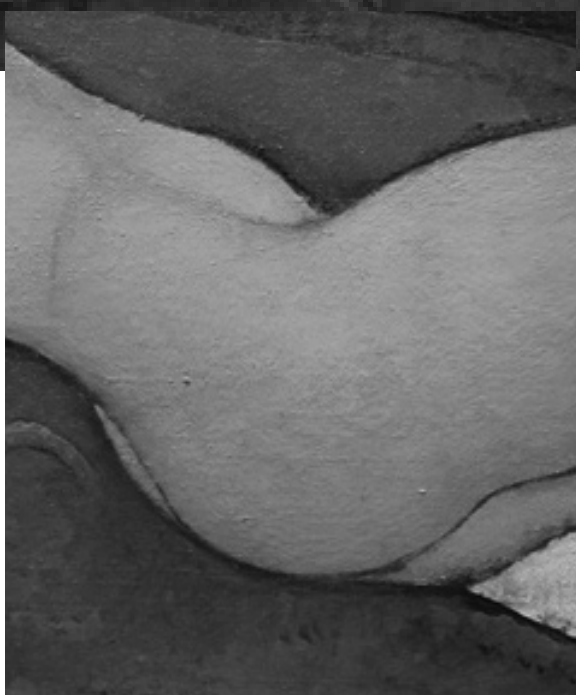
« Il a essayé d'aimer. » C'est l'épitaphe que l'abbé Pierre aurait voulu que l'on grave sur sa tombe. Elles s'en souviennent très bien l'une comme l'autre, c'était dans le reportage passé l'autre dimanche sur France 3. « Crois-tu qu'ils vont respecter ses dernières volontés ? »

Elles viennent d'ailleurs, la vieille en met jusque dans ses voyelles de son ailleurs quand elle s'adresse à la secrétaire, alors que la femme, sa fille, n'en a gardé que des cheveux très noirs, de vagues souvenirs d'enfance, et des histoires d'exodes qu'on pourrait croire sorties tout droit de livres de contes, mais qui sont vrais. C'est dans cet entre-deux que s'est toujours rangée cette enfant d'immigrés, entre deux langues, entre deux continents, entre une culture qu'elle ne connaît qu'en récit, et une autre qui l'encercle sans vraiment l'inclure.

Elle pousse sa mère jusqu'à la première rangée de sièges en décochant un bref coup d'œil au vieillard qu'elles dépassent. Ici, souvent, les personnes âgées sont laissées à elles-mêmes. Alors qu'elle, tous les dimanches, rend visite à sa mère. Même si ça la barbe un peu, elle n'y déroge pas. Et l'accompagne chez le médecin. Elle ne cherche pas à savoir pourquoi, si c'est par amour, par empathie ou par inquiétude. Elle pense que c'est ce qu'il faut faire, accompagner sa mère malade à l'hôpital.

Parfois, elle se demande ce que les autres se murmurent dans cette salle d'attente, s'ils parlent comme on allume un téléviseur, pour passer le temps. Ou si cette pièce a la charge spirituelle des salles de prière de son enfance, et si l'on se confesse à hauteur d'homme dans ce pays,

au lieu de s'adresser à Dieu. Elle se tourne vers sa mère, monument vivant de toutes les traditions et valeurs de son peuple, qui est en train de lui transmettre des nouvelles fraîches de sa cousine Elzbieta. Puis la vieille femme exhale un soupir et revient pour la énième fois de la journée sur son abbé. Elle n'en démord pas, depuis l'annonce de sa mort, même la disparition de leur pape ne l'avait pas autant déboussolée. Elle, au contraire, la mort du pape, elle l'avait reçue comme une blague, une sacrée blague, glousse-t-elle en faisant un discret signe de croix, que Dieu avait voulu jouer à tous les fanatiques en faisant mourir le pape un premier avril. Les cardinaux dénués de tout sens de l'humour avaient d'ailleurs tronqué ce message divin en attendant le deux pour annoncer la triste nouvelle. Les pauvres n'avaient pas compris que la religion aussi pouvait être légère et par leur faute un homme de plus était mort pour rien.

Elle l'avoue, elle n'a pas la ferveur de ses aïeuls, mais elle y croit, oui, elle croit en Dieu. Du moins s'efforce-t-elle d'y croire comme il se doit. Alors, depuis lundi, elle aussi est troublée, non pas de cette mort, mais de ce que cet homme généreux aurait révélé au soir de sa vie, déclarant qu'il attendait la mort comme « une impatience », c'est ce qu'elle a lu dans les journaux. « La mort, c'est la sortie de l'ombre. J'en ai envie. Toute ma vie, j'ai souhaité mourir. » Elle aimerait demander à sa mère ce que ces mots signifient. Car, pour elle, c'est une brèche depuis lundi qui se creuse dans sa vision du monde, l'aveu in extremis et déguisé du désespoir spirituel d'un homme qui a pourtant sacrifié sa vie entière à l'amour des autres. Au fond, se demande-t-elle, et cette question lui fait mal, ne faut-il pas avoir totalement cessé de croire pour devenir vraiment bon ?

La porte du cabinet s'ouvre. Une fille avance dans le couloir en rentrant les pans de sa chemise sous sa jupe et tombe nez à nez avec la patiente suivante que le docteur vient d'appeler. Les deux femmes échangent un drôle de regard, une seconde suspendue, avant que la belle brune jette un coup d'œil vide dans la pièce et se dirige vers la sortie. « Ça avance vite », dit la vieille en balayant la salle d'attente du regard. « Avec un peu de chances, nous serons sorties avant cinq heures. »